

# **1945: La découverte de l'univers concentrationnaire**

dossier constitué par Hugues Marquis

responsable du Service éducatif du Musée de la Résistance et de la Déportation d' Angoulême

## **Sommaire:**

Les déportés: qui sont-ils? .....	3
Le voyage vers les camps .....	6
L'arrivée au camp .....	8
Les camps .....	9
La Libération des camps .....	14
Bilan et Mémoire .....	17

## Introduction:

Au début de l'année 1945, les forces alliées ouvrent les portes des camps de concentration. Pour les rares rescapés, c'est la fin d'un cauchemar. Pour l'opinion publique internationale, c'est la découverte de l'univers concentrationnaire nazi. C'est cet univers qui est présenté dans ce dossier, constitué autour de documents provenant pour l'essentiel du Musée de la Résistance et de la Déportation d'Angoulême et des archives départementales de la Charente.

## Les déportés: qui sont-ils?

Le "déporté" est un prisonnier transporté dans un autre pays que le sien.

Pendant la période où l'Europe est dominée par les nazis, on peut distinguer deux catégories de déportés:

- Les victimes de la répression: antifascistes, résistants.

Le décret «Nuit et Brouillard» (Nacht und Nebel) de décembre 1941 donne tout pouvoir au RSHA (Office central de la Sécurité du Reich) pour arrêter et interner les opposants politiques et résistants de toute l'Europe.

- Les déportés "raciaux", selon la conception des nazis, essentiellement des Juifs, déportés au titre de la "Solution finale", mais aussi des Tsiganes.

Les Juifs ont été les principales victimes du système. Dans la hiérarchie des races établie par Hitler, les Juifs étaient définis comme des "éléments corrupteurs" dont il fallait se débarrasser pour "purifier" l'Allemagne et l'Europe. Les Juifs furent d'abord poussés hors d'Allemagne par des mesures législatives et administratives. Mais à partir de 1938, les conquêtes allemandes firent passer de plus en plus de Juifs sous leur contrôle. En Pologne, ils furent regroupés dans des ghettos. Il leur était interdit d'en sortir. Des unités spéciales de l'armée allemande (Einsatzgruppen) se sont livrées à des massacres dans les territoires conquis en Europe centrale et orientale. En Europe occidentale, au lendemain de l'invasion allemande, les Juifs durent se faire recenser et beaucoup de professions leur furent interdites. A partir du printemps 1942, le port de l'étoile jaune sur la poitrine leur fut imposé.

C'est en 1942 que le système concentrationnaire est poussé à son paroxysme par les Nazis. En janvier 1942, la conférence de Wansee, dans la banlieue de Berlin, ils programmèrent la "solution finale du problème juif", c'est-à-dire la déportation et l'extermination des Juifs européens.

Après leur arrestation, c'est l'attente de la déportation dans des prisons, camps d'internement ou camps de transit, "antichambres de la mort". C'est le cas en France de la prison d'Eysses, des camps de Compiègne et de Drancy.

---

### **Doc. 1: Le "protocole de Wansee" (20 janvier 1942) présenté par Heydrich**

L'émigration a désormais cédé la place à une autre possibilité de solution: l'évacuation des Juifs vers l'Est, solution adoptée avec l'accord du Führer. On ne saurait cependant considérer ces solutions que comme des palliatifs, mais nous mettons dès maintenant à profit nos expériences

pratiques, si indispensables à la solution finale du problème juif.

La solution finale du problème juif en Europe devra être appliquée à environ 11 millions de personnes (...).

Dans le cadre de la Solution finale du problème, les Juifs doivent être transférés sous bonne escorte à l'Est et y être affectés au service du travail. Formés en colonnes de travail, les juifs valides, hommes d'un côté, femmes de l'autre, seront amenés dans ces territoires pour construire des routes; il va sans dire qu'une grande partie d'entre eux s'éliminera tout naturellement par son état de déficience physique.

Le résidu qui subsisterait en fin de compte - et qu'il faut considérer comme la partie la plus résistante - devra être traité en conséquence. En effet, l'expérience de l'histoire a montré que, libérée, cette élite naturelle porte en germe les éléments d'une nouvelle renaissance juive.

En vue de la réalisation pratique de la Solution finale, l'Europe sera balayée d'ouest en est. Les difficultés de logement et d'autres considérations de politique sociale nous ont amenés à commencer par le territoire du Reich, y compris le protectorat de Bohême et de Moravie.

*Cité dans L. POLIAKOV, Brève Histoire du génocide nazi, Hachette, 1980.*

## **Doc. 2: Camille Dogneton raconte les circonstances de son arrestation:**

*Camille Dogneton apprend la déclaration de guerre au début du mois de sept. 1939 par les affiches de mobilisation et les journaux. Trop jeune pour la mobilisation, il ne part pas au front. Il a 17 ans et est apprenti ajusteur à la Fonderie de Ruelle comme. Son père est décédé en 1924 des suites de la guerre 14-18. Sa mère s'est remariée avec un agriculteur. Ils vivaient à Nontron (24).*

*Ayant perdu son travail en zone occupée, il se retrouve à la charge de ses parents, ce qui est particulièrement gênant à cause du manque de ravitaillement.*

*A plusieurs reprises, il franchit clandestinement la ligne de démarcation, à Chazelles. Par 2 fois en oct. 1941, il transporte dans son vélo des lettres que lui donne un notaire à Nontron qu' il remet dans un café de Ruelle, ne sachant pas à l'époque que ces messages étaient destinés à la résistance.*

*Il se fait prendre au passage de la Ligne, ce qui lui 8 jours de prison, puis 15, à la maison d'arrêt d'Angoulême.*

“Durant l'année 1942, avec un camarade dont le père était imprimeur, j'ai distribué des tracts clandestins dans les rues de Nontron. C'est par l'intermédiaire de cet imprimeur, membre de la résistance, que je suis entré en contact avec un dirigeant de la résistance périgourdine : M. BRICHAREL qui en 1943 me dirigea vers un maquis.

(...) En mai 1943, je suis convoqué pour partir au Service du Travail Obligatoire. Mais, je ne réponds pas à cette convocation. Le 16 juin 1943, je reçois une deuxième lettre qui m'oblige à me cacher dans une maisonnette jusqu'au 27 juillet, date à laquelle je rejoins le maquis «**Mireille**» dont le chef Marc Goldmann était responsable d'un des groupes «**Combat**» des Mouvements Unis de la Résistance (**M.U.R.**) - Armée Secrète (**A.S.**) de St. Alvère (24).

Ce groupe était logé dans une vieille ferme au cœur de la Double, à St Vincent de Connezac. Formé déjà depuis plusieurs mois, ce nouveau groupe était bien évidemment devenu la cible des Allemands, en vain. Nous avons changé 3 fois de campement, nous étions donc arrivés dans la Double.

Le 3 novembre au matin vers 9<sup>h</sup>, on nous signale que des troupes allemandes accompagnées des Groupes Mobiles de Réserves (que l'on appelait les G.M.R.), et de la Milice se dirigeaient vers nous. Nous avons pris position avec les armes dont nous disposions : des fusils mitrailleurs, 12 mitraillettes, autour de la ferme sous la direction d'un Commandant géorgien qui était

déserteur de l'armée allemande. Nous ne comprenions pas très bien ce Commandant, il ne parlait que l'allemand, par conséquent il était très difficile pour nous de prendre position tel qu'il aurait été nécessaire. D'ailleurs, nous n'aurions pas dû prendre position, nous aurions dû évacuer le camp. Enfin, les Allemands et les G.M.R. sont entrés en contact avec nous. Nous avons tiré, avec 2 fusils mitrailleurs, mais nous avons peu de munitions. Ils nous ont encerclé et nous avons été obligés de nous rendre - n'ayant plus de munitions. Nous avons 2 blessés et 2 morts, et 27 de nos camarades furent pris. Ils nous ont transportés à la Maison d'Arrêt de Périgueux, où les Allemands ont récupéré les 3 Géorgiens qui étaient avec nous, et les ont pendus ! Le groupe fut laissé aux mains des autorités françaises, et enfermés à la Maison d'Arrêt de Périgueux. Le 10 janvier, nous fûmes transférés à la Maison d'Arrêt de Limoges (notre incarcération dans ces 2 prisons était satisfaisante, nous entretenions d'assez bonnes relations avec nos gardiens. De plus, nous étions internés tous ensemble, ce qui entretenait le moral, le plus contraignant était le manque de nourriture, quoi que les familles avaient droit à quelques visites, cela jusqu'à Compiègne), où quelques jours après, nous avons été jugés par ce que l'on appelait, la Section Spéciale de cours d'Appel, une juridiction créée par le gouvernement de Vichy, pour juger les actes de terrorisme, ce qu'ils appelaient ainsi, c'était de la résistance. Le groupe fut condamné à différents degrés, certains à 15 ans de travaux forcés, d'autres 5 ans de prison, c'était variable. Quant à moi, je fut condamné à 5 ans.

Quelques jours après ma condamnation, nous avons été transportés à la Centrale d'Eysses, dans la banlieue de Villeneuve-sur-Lot, où il y avait 1200 détenus patriotes, qui eux aussi avaient été condamnés par la juridiction française (...)

*Le 19 février 1944, les prisonniers de la centrale d' Eysses se révoltent:*

"Cette révolte avait eu pour but l'évasion des 1200 prisonniers. Le Directeur de la prison et un inspecteur des prisons du Gouvernement de Vichy accompagné de Plantin, furent ce jour là en visite à la centrale. Lorsqu'ils sont arrivés dans le préau 1, où j'étais d'ailleurs, quelques détenus se sont précipités sur eux, les ont ficelés et les ont gardés en otage. Les uniformes des gardiens, ont servi à habiller des détenus, qui ont eux ! Essayer de sortir par la porte la seule porte de sortie. Seulement à cette porte, il y avait un corps de gardes (G.M.R.). Il fallait annihiler ce corps de garde. C'était le but de ces détenus habillés en gardien. Or quand ils sont arrivés à cette porte, un groupe de "Droits Communs" arrivant d'une corvée, reconnut les détenus habillés en gardiens. Ils prirent peur et donnèrent l'alarme. La porte fut bloquée par des armes automatiques, et par les G.M.R. présents. Et de ce fait, personne n'a pu sortir. Il était donc devenu impossible de sortir, ou alors, passer par-dessus les murs, ce qui fut tenté pendant la nuit par des camarades. Au cours de cette tentative un camarade fut tué par un jet de grenade. Cette exaction n'eut pas d'effets, et le lendemain matin à 6 h. les Allemands sont arrivés avec des canons de 4.28, et menacèrent de bombarder la Centrale si nous nous rendions pas. Ce que l'on a été obligé de faire. L'Inspecteur et le Directeur furent libérés, ils nous promirent qu'il n'y aurait pas de sanctions, mais 3 jours plus tard, 12 camarades ont été fusillés. Ce qui veut dire que le bilan de cette tentative d'évasion, a coûté la vie de 13 camarades de la résistance.

## Le voyage vers les camps

Après un séjour en prison ou un camps d'internement, les détenus sont envoyés en camp de concentration dans des convois où les déportés sont entassés dans des wagons à bestiaux, sans eau, sans nourriture, souvent sans possibilité de s'asseoir ou de s'allonger. Dans de telles conditions, beaucoup succombent avant leur arrivée.

### Le voyage vers Buchenwald

Le 5 ou 6 mai, nous partons pour le camp de Compiègne, nous sommes un peu mieux, car nous pouvons sortir dans le camp. Là, je retrouve mon père (...)

Le 26 juin au matin, nous partons, c'est la déportation vers l'Allemagne. Nous sommes plus de mille, nous arrivons le 27 au soir à Weimar. De là, nous partons en camion vers Buchenwald. Voyage très pénible. A l'arrivée une cinquantaine de morts.

(...) Les conditions de voyage, ont été très pénibles. On nous a donné un pain, la chaleur est immense ! On a soif, pas d'eau. Nous sommes entassés par 100 (dans les wagons à bestiaux), certains tentent de s'évader...

Wagons par wagons, on n'est déshabiller, nous étions nus comme des vers – nous n'avions toujours rien à boire – l'hygiène ? N'en parlons pas, il fallait même pas y penser.

*Témoignage de Jean Félix*

### Le voyage vers Dachau:

*[Des S.S. de la division DAS REICH, stationnée à Montauban]* "nous ont rassemblés dans la cour de la prison, montés dans des camions, afin de nous emmener à la gare de Villeneuve-sur-Lot, pour nous embarquer dans des wagons à bestiaux. De là, direction Compiègne (nous ne le savions pas à l'époque). Le voyage a duré 3 jours et 3 nuits dans des conditions assez pénibles et bien évidemment, sans boire, sans manger, un voyage excessivement dur.

Je dois dire que cela a été pour moi le début de la grande peur. (*j'en ai eu d'autres malheureusement*). Ce jour là particulièrement : ils nous ont fait monter dans leurs camions - Il faisait un temps splendide, le soleil, les arbres étaient en fleurs, c'était très joli - et nous pensions à ce moment là qu'ils nous emmenaient dans une carrière par-là, où ils nous auraient fusillés, comme ils avaient fait pour certains à Chateaubriand. Mais heureusement, quand nous sommes arrivés à la gare et que nous avons vu les wagons, le moral est revenu et nous nous sommes dit avec la joie au cœur, « *Ce n'est pas pour cette fois* ».

Le 2 avril au matin j'arrive à Compiègne. Là aussi nous étions enfermés dans un camp, mais tout particulier ! Au milieu du camp central, il y avait un deuxième camp destiné à ce que l'on appelait : « Nuit et Brouillard ». Tout les détenus de la Centrale d'Eysses furent internés dans ce camp en attendant le départ. La vie ! N'était évidemment pas agréable, la nourriture nous manquait beaucoup, et de surcroît nous n'avions plus aucunes relations avec la famille.

A partir de la Centrale d'Eysses toutes relations avec les familles ont été anéanties. Certains camarades qui purent sauver des bouts de papiers et crayons, « *parce qu'ils y en avaient qui prévoyaient* », laissèrent tomber quelques bouts de papier dans les gares où nous passions. Mais nous n'avons pas eu d'échos concernant ces bouts de papiers. Les papiers furent lancés surtout entre Compiègne et Dachau.

(...) Arriver à Compiègne le 3 avril, nous en sommes repartis le 17 juin 1944. Cette fois là, nous

ne connaissions pas la destination. Mais, nous savions tout de même que c'était l'Allemagne. Là aussi, pas de boisson, pas de pain. Les chiens, les S.S. et les soldats de la Wehrmacht, qui pour nous embarquer nous tapaient dessus à coups de crosse afin d'aller plus vite. Le wagon où nous étions était comme le précédent. Nous étions 110, 115 par wagon, d'où l'impossibilité de s'asseoir ou de se coucher. La solidarité que nous avions déjà dans la Centrale d'Eysses continua dans ces wagons. Lorsque l'on montait dans un wagon, on désignait un responsable, afin qu'il fasse régner la discipline. La moitié des détenus était alors assise pendant que l'autre restait debout. Nous alternions nos positions pour un meilleur confort et là en principe tout le monde obéissait. Quand un camarade se trouvait mal en conséquence de la chaleur ambiante et du manque d'air, on le transportait à la lucarne la seule du wagon, pour qu'il respire un peu mieux. Là aussi c'est une question de solidarité et d'entraide. Pourtant les conditions d'hygiène dans le wagon étaient déplorables, notre sanitaire correspondait à un bidon de 200L. en vous imaginant qu'au bout d'un certain temps il déborde, et que nous n'avions pas les moyens de l'évacuer... ! Durant 3 jours se ne fut pas agréable.

Il faut signaler que nous n'avons pas eu de victimes dans les wagons, sauf lorsque les S.S. tiraient à travers les cloisons. Parce que les possibilité de savoir où nous nous dirigeons étaient infimes - ces wagons étaient de vieux wagons en bois qui avaient servi de multiples fois. Nous cherchions à décrocher de vieilles pointes pour faire un interstice dans le bois, entre les planches, pour entrevoir les panneaux signalétiques. Quand les S.S. voyaient passés une pointe, ils tiraient, et celui qui se trouvait derrière était blessé. Mais comme il n'avait pas de soins, il ne tardait pas à mourir ou tué immédiatement. Nous avons eu quelques morts de cette façon.

*Témoignage de Camille Dogneton, Lycée Guez de Balzac à Angoulême, janvier 2000.*

## L'arrivée au camp

### Arrivée au camp de Flossenbourg

"Le 8 février 1945 à la nuit tombante arriva à Flossenbourg un convoi de 2500 internés venant des usines Heinde, 12500 rescapés d'Auschwitz et 100 d'un kommando d'Oranienburg dont je faisais partie. Les 800 premiers débarqués assez rapidement sont conduits au camp. Dès que les SS nous ont laissé à la porte du camp, les coups de cravache commencèrent à pleuvoir sur nous, c'est la réception de nos Kamarades allemands à triangle vert. Nous sommes ensuite dirigés à la salle de désinfection où évidemment on nous prend tous nos effets, papiers personnels, lettres, etc. Ainsi délestés, nous sommes entassés morts, mourants et vivants dans la salle des douches et pendant trois heures de suite. De temps à autres, sous prétexte de faire régner le silence, les brutes sous l'autorité desquels nous sommes tombés depuis notre entrée au camp, à coup de matraque, se frayent un passage parmi nous.

A chaque fois, c'est une nouvelle panique, piétinant les cadavres et chose plus pénible encore c'était les cris des malades et mourants qui semblaient exciter les matraqueurs, alors que c'était des cris inhumains qui sortaient de ces gorges. Après trois heures, ceux qui l'ont vu disent: "je n'ai pas fini de revoir cette scène et d'entendre ces cris".

*Ferdinand Meslong (Archives départementales de la Charente).*

### Arrivée au camp de Neue-Bremm

A la gare de Sarrebruck, des Allemands avec de gros chiens nous attendent. Nous sommes bousculées avec brutalité et des hurlements vers des voitures grillagées. Des enfants crachent dans notre direction et nous lancent des pierres. Dans cette mêlée, ma préoccupation essentielle était de ne pas être séparée de mes deux amies résistantes charentaises : Madame NOBLET et Marcelle NADAUD qui étaient en contact avec mes camarades du B.O.A.

Nous devons déposer nos colis que nous ne reverrons plus.

Devant la grande porte du camp, trois gardiens nous attendent. Celui du milieu est effrayant, il nous dévisage en frappant ses bottes avec un gourdin. Nous apercevons des camarades du convoi précédent qui nous font des signes désespérés.

C'est Neue-Bremm. Quel horrible camp ! Mon premier vrai camp. Celui qui est gravé dans ma mémoire.

Dès notre arrivée, nous assistons à des tortures horribles et inhumaines.

Nous voyons des êtres décharnés, les mains liées dans le dos, certains, les fers aux pieds, obligés de faire le tour d'un bassin sous les hurlements hystériques des S.S. qui frappent à grands coups de bottes et de gourdins. Ces malheureux doivent courir puis s'allonger, se relever et recommencer jusqu'à l'épuisement. Je l'ai vu aussi sauter accroupis, les mains derrière les genoux, sous les coups, jusqu'à l'épuisement, ils tombent, les gardiens les laissent mourir, certains sont poussés, à coups de bottes, dans cette eau puante. Nous avons toutes ressenti la même frayeur, une panique dont le souvenir me paralyse encore.

J'ai vraiment pensé que nous étions (par erreur) dans un asile d'aliénés (...)

*Témoignage d' Andrée Gros-Duruisseau recueilli en 2002 au Musée de la Résistance et de la déportation d' Angoulême par Laetitia Marty.*



## Les camps

Les nazis n'ont pas inventé les camps de concentration. Ils les ont cependant systématisés. Les premiers camps de concentration sont ouverts par les nazis dès l'arrivée au pouvoir de Hitler. Celui de Dachau est créé en mars 1933. On y envoie les adversaires de la dictature, socialistes et communistes principalement (27000 détenus dans les camps en octobre 1933). Avant la guerre sont ouverts de vastes Konzentrationslager (KL): Sachsenhausen (1936), Buchenwald (1937), Ravensbrück (pour les femmes - 1939).

Avec la guerre, le système concentrationnaire s'étend aux territoires conquis. On y interne les opposants politiques et résistants de toute l'Europe. Peu à peu, la fonction des camps change pour faire face aux besoins croissants en main d'oeuvre de l'industrie de guerre.

Tous les camps nazis ont été des camps de la mort, il faut pourtant distinguer camp de concentration et camp d'extermination:

Les **camps de concentration** sont ceux où les déportés, contraints de travailler pour la machine de guerre allemande, meurent en masse du fait du froid, des épidémies, de la famine, des brutalités, des prétendues expériences médicales et des opérations chirurgicales que les médecins SS pratiquent sans anesthésie. Pour beaucoup ce sont des «camps de la mort lente». Plus de 40% des déportés des camps de Dachau, Mathausen ou Ravensbrück ne sont jamais revenus.

Les **camps d'extermination** sont ceux où Juifs et Tziganes ont été acheminés pour y être tués dans des chambres à gaz.

Le plus important des camps d'extermination est celui d'Auschwitz où un million de personnes ont péri. A leur arrivée dans le camp, les Juifs étaient triés: les hommes valides partaient travailler dans les usines installées près du camp, ceux qui étaient incapables de travailler, les enfants, et une grande partie des femmes étaient immédiatement exterminés dans les chambres à gaz. Auschwitz est devenu le symbole du génocide car c'est le premier camp que les Alliés ont découvert en 1945 et les nazis n'ont pas eu le temps de le détruire.

### ***Les camps d'extermination***

Camp	Temps de fonctionnement	Victimes
Kulmhof	déc. 1941-sept. 1942, puis juin-juillet 1944	150 000
Belzec	mars-déc. 1942	550 000
Sobibor	avril-juin 1942, puis oct. 1942-oct. 1943	200 000
Treblinka	juillet 1942-oct. 1943	750 000

Majdanek	sept. 1942-sept. 1943, puis nov. 1943	50 000
Auschwitz	fév. 1942-nov 1944	1 000 000
Total		2 700 000

## Le quotidien des camps

Dans les camps, la zone des détenus était entourée de réseaux de fils de fer barbelés électrifiés et surveillés par des miradors, équipés de mitrailleuses. Les détenus dormaient dans des baraquements en bois (Block). Devant les Block se trouvait une vaste esplanade (Appelplatz) qui servait aux interminables et fréquents appels. L'ensemble du dispositif était complété par une prison, une infirmerie, des chambres à gaz, un crématoire, des cuisines. A côté de la zone des détenus et nettement séparée, la zone réservée à la garnison SS. 15000 SS surveillaient les camps en 1942, leur nombre fut porté à 35000 en 1945.

Les détenus, reconnaissables à leur numéro d'enregistrement tatoué sur l'avant-bras, portaient un uniforme rayé. On distinguait leur nationalité ou le motif de leur internement par un triangle de couleur (rouge: politique, vert: droit commun, jaune: juif...).

Les prisonniers étaient encadrés par des gardiens SS, mais aussi par des prisonniers de droit commun, les Kapos, détestés par les autres prisonniers.

---

### Au camp de Sachsenhausen.

"Le 8 Février 1943, je suis transféré, avec quelques camarades français dont RANGER, LAGREE, RABALAN (Jojo) et CADIOU, du grand camp de Sachsenhausen au kommando Heinkel; dès notre arrivée, nous sommes affectés au Bau Kommando.

Notre chantier se trouve sur un terrain vague, derrière le Hall 8 où nous avons transporté des barbelés destinés à élargir le cercle de l'enceinte électrifiée du camp. Après les avoir démêlés, nous les étendons sur toute une longueur puis les enroulons autour de rondins. Nous travaillons par équipe de deux; mon compagnon est un jeune brestois âgé d'une trentaine d'années, Georges CADIOU, son frère Albert, impliqué dans la même affaire de résistance, arrêté avec lui est resté, cruelle séparation, au grand camp. Georges est d'apparence robuste de constitution, son visage est celui d'un breton résolu et tenace. D'un naturel gai, il a réagi très vite, chaque soir après le retour au block, il entretient le moral de tous par ses chansons; hier soir, il nous a poussé d'une voix mélodieuse sa chanson préférée, trente ans après, je crois l'entendre encore..."Je pense à toi quand je m'éveille, et de loin, je te suis des yeux..."

Nous parlons de nos occupations antérieures et du pays natal; Georges marié, père de trois bambins, est tapissier. Hier soir, il nous montrait avec fierté la photo de sa famille, document qu'il avait habilement et miraculeusement sauvé de la fouille: "chaque soir, me dit-il, je contemple ces chers visages et je m'endors en pensant à eux..."

Georges les tient précieusement cachés, contre son coeur.

Il est environ 15 heures. La relève du "Posten" vient d'être faite, dans le brouillard, nous distinguons la silhouette d'un S.S., un jeune à l'allure sportive et la démarche nerveuse : il est là, campé au milieu de notre groupe et vocifère. C'est, je le crois, GRANGER qui comprend l'allemand et traduit discrètement "Il dit qu'un français doit tomber ce soir".

Nous nous regardons avec une grande inquiétude : n'est-ce pas lui qui, déjà, à roulé le malheureux ROTTIER sur le tapis de fils barbelés ?

Le travail se poursuit, quelques instant après, Georges CADIOU me confie qu'il a un "besoin" urgent; il s'écarte de deux mètres environ et s'accroupit tandis que seul j'enroule les barbelés.

Soudain, un coup de feu claque,

Georges se redresse, tente de relever son pantalon tout en se tenant le ventre...Il pousse un cri et tombe comme une masse, face contre terre. Le SS se précipite, dégage son revolver et donne le coup de grâce...

Paralysés d'horreur, nous gardons un instant les yeux rivés sur le cadavre de notre malheureux camarade..

"Los, weiter machen" rugit le SS, et les lourds rouleaux de barbelés tournent à nouveau dans nos mains tremblantes et maladroites.

Vers 18 heures, le cadavre est toujours là, comme c'est la chute du jour, le travail cesse. C'est une triste marche vers la place d'appel où nous tramons tant bien que mal le corps exsangue et

sans vie : le règlement exige que les morts soient dénombrés avec les vivants.  
Pauvre Georges, depuis 15 heures, son coeur ardent a cessé de battre et ses douces chansons se sont évanouies pour toujours...  
Le lendemain de cette tragédie, la direction du camp faisait traduire en plusieurs langues la version officielle de l'ignoble assassinat : "un Hafling français avait été abattu au cours d'une tentative d'évasion" tandis que le criminel portait le coeur léger, bénéficiant de trois jours de permission..  
La nouvelle du crime gagna vite le grand camp, à "Sacho", l'atmosphère fut lourde..  
Quelques semaines plus tard, le reste du convoi de français - le gros de le troupe- arrivait à son tour chez Heinkel. Parmi eux, nous retrouvâmes Albert CADIOU. Deux camarades finistériens alertés par nos soins lui apprirent la terrible nouvelle avec ménagement.  
Albert devait mourir quelques mois plus tard, miné par le chagrin et épuisé par les mauvais traitements, au cours d'un transport.  
Il était marié et père d'une fillette de dix ans..."

*Alfred Toquereau, Baukommando Heinkel (Archives départementales de la Charente)*

### **Punitions au camp de Dora**

J'ai vu au mois de décembre 1943, au camp de Dora, un Russer "schlagné" par des SS pour avoir tenté de s'évader.  
Après 25 coups d'usage, il fut mis debout sur un toit, en chemise et pantalon de toile, pieds nus et sans manger, jusqu'à ce que la mort vienne, et ceci par une température de moins 20°.  
A cette époque là très souvent, pour ne pas dire journellement, les SS se payaient un tel spectacle. Lorsque les détenus à moitié gelé, après 36 ou 48 heures ne pouvaient plus se tenir debout, alors simplement on les envoyait au four crématoire.

Récit de Bernard Butel de Saint Saturnin (*Archives Départementales de la Charente*).

### **La déshumanisation à Dachau**

*Arrêté le samedi 6 mars 1943 à Poitiers, Pierre Chaumette est transféré le 8 mars à la prison d'Angoulême. Le 30 avril, avec d'autres détenus, le voici de nouveau à Poitiers, à la prison de la Pierre Levée; puis le 8 mai, arrivée à Compiègne, au camp de Royal-Lieu. Le samedi 26 juin, départ du premier grand convoi pour Buchenwald puis les camps du ghetto de Varsovie, Dachau et Rabstein.*

"Le 30 août 1944, nous sommes environ 250 bagnards qui, partant de Dachau la veille, arrivons au camp de Rabstein, un des commandos du camp central de Flossenbourg. Dans ce convoi, une grande majorité d'Allemands (des droits communs), une quarantaine de Français, une trentaine de Belges et Hollandais et un Luxembourgeois. Tous, anciens du ghetto de Varsovie. Nous arrivons ici pour remplacer les morts.... C'est un petit camp avec ses six blocks plantés sur une colline au milieu de sapins. L'air y est sans doute très pur, mais de l'être humain, il reste peu de choses. Petit ou grand camp, il y a cette permanente déshumanisation. Le détenu n est plus qu'un numéro. Depuis le 27 juin 1943, je n'ai plus de nom !... Matricule 14608 à Buchenwald. Le 21 juillet, au ghetto de Varsovie, je suis le numéro 293. Puis le 90840 à Dachau le 6 août 1944, et maintenant le 28612.

*Pierre Chaumette. Témoignage paru dans Clairière (Revue trimestrielle de l'Association pour le Souvenir des Fusillés de la Braconne), avril 1995.*

### **Le travail à Rabstein**

Nous ne savons pas où nous sommes. Quelques heures après notre arrivée, nous apercevons

(encadrés par des SS) deux colonnes de détenus (mêmes tenues rayées que nous) qui franchissent la porte d'entrée. peu après, c'est l'appel du soir. Nous découvrons ces nouveaux visages d'une pâleur incroyable. Une pâleur telle que nous les surnomons "les endives". Mais le lendemain matin, après l'appel, nous allons les suivre au lieu de travail. Ce lieu était une galerie souterraine, longue d'environ 200 mètres, 10 mètres de largeur, 8 mètres de hauteur. Il y faisait un froid humide. Mais surtout un bruit infernal qui assourdissait : le bruit des marteaux-piqueurs (soutenus par trois détenus) et le roulement incessant des chariots allant déverser leur chargement à l'extérieur. Il y avait de chaque côté de la galerie de puissants projecteurs. Des projecteurs qui permettaient aussi de nous réchauffer le dos et les mains. Et, parfois, qui servaient à transformer les rondelles de pommes de terre en "chips"...

Malheureusement, il y avait des drames. Point de sondage au plafond et d'énormes plaques se détachaient. Deux, trois détenus étaient littéralement écrabouillés et, le soir, ils étaient ramenés au camp... pour l'appel! Chaque jour, sauf le dimanche (il fallait bien que nos gardiens et les chiens se reposent !), aucun de nous ne savait s'il coucherait le soir à la place laissée le matin.

Les jours, les semaines, les mois défilent... Mais comment chercher à préserver notre dignité d'être humain ? Ces travaux forcés, dix heures par jour, les misères quotidiennes, la faim, la peur permanente, le froid, la soif, et chaque soir la chasse aux poux. De l'être humain, il reste peu de choses manger, dormir, dormir... et parfois le souvenir de sa famille. Chaque jour, les malades touchent leur tranche de pain ... et on guette le pain des morts!

*Pierre Chaumette. Témoignage paru dans Clairière (Revue trimestrielle de l'Association pour le Souvenir des Fusillés de la Braconne), avril 1995.*

### **Le travail à Dachau Allach**

A l'époque, j'étais ajusteur dans l'industrie métallurgique, mais ne voulant pas travailler je ne me suis pas fait inscrire dans ce secteur d'activité. Je me suis fait inscrire en tant qu'agriculteur en pensant que je me mettrais à faire de la manœuvre. En effet, ils m'ont mi-manœuvre mais dans quelles conditions ! A brasser du ciment et du sable avec la pelle et la pioche. Si j'avais su... J'avais des camarades qui travaillaient à l'usine, ils n'étaient pas nombreux. Regroupés par dizaines dans un atelier à travailler sous le regard d'un kapos, c'était quand même plus appréciable et moins dur que de manier la pioche ou la pelle par tous les temps.

Je fut donc affecté au camp de travail d'Allach à 3 km - ce camp travaillait pour l'usine B.M.W. - et plus précisément au commando Dikerof où j'effectuais des travaux de terrassement et de béton, destinés à renforcer les murs des ateliers de l'usine B.M.W. contre les bombardements américains... Nous étions près d'une centaine à être affectés à ce commando.

*Témoignage de Camille Dogneton, Lycée Guez de Balzac à Angoulême, janvier 2000.*

# La Libération des camps

## La libération du camp de Dora

(...) Début avril 1945, une effervescence plus grande règne dans le camp. Le bombardement de Nordhausen, l'approche des Américains donne de l'espoir, mais les représailles sont à craindre. L'évacuation des camps est décidée le 6 avril : les déportés sont dirigés vers une gare d'embarquement située au bout du camp. Les détenus sont embarqués, les SS poussent à coup de botte et de crosse où s'entassent les détenus. Est ce le transport dont-on ne revient pas, les kommandos du ciel ?

Le train démarre, fait marche arrière, repart, c'est un train fou. Arrêt en pleine campagne, puis notre convoi s'oriente vers le Nord, traverse une gare en feu, les trains brûlent. Le train stoppe, l'arrêt se prolonge, les SS discutent. Le train repart et s'arrête au milieu d'un bois, la voie ferrée ne va pas plus loin. Il a fallu une semaine pour aller de Dora à Bergen-Belsen à rouler dans un train sans ravitaillement (les Allemands n'avaient rien prévu). Des infirmiers récupérèrent un peu d'eau ce qui permet à de nombreux déportés d'attendre le terme du voyage (il y a de nombreux morts) les détenus descendent, bousculés par les SS, s'ils ne vont pas assez vite, la plus part partent à pied pour rejoindre le camp de Bergen-Belsen, camp d'extermination. Combien d'entre eux parviendront au but ? Les plus résistants soutiendront les défaillants, véritables loques humaines, partant en camion, ceux qui vraiment ne peuvent plus se traîner. Ils meurent rapidement. Les détenus arrivent de toutes parts, de tout âge, de tous les sexes, de toutes nationalités. Les installations de fours crématoires sont insuffisantes, les fosses communes (à l'aire libre) s'emplissent de cadavres. Dans les blocks hommes, femmes, enfants typhique, dysentériques, gisent, geignent, râlent. Pierre est parmi eux, sans force. Il sera rapatrié par un train sanitaire anglais jusqu'à Paris. Réception à l'hôtel Lutécia, pour visite et contrôle. Un télégramme nous prévient de son arrivée, nous précise qu'il est malade ! Il arrive en gare d'Angoulême le 30 avril à 5<sup>h</sup> du matin (une femme déportée arrive au même train). Nous l'attendrons avec des amis. Il est là dans son pyjama rayé, sans cheveux, les yeux perdus, maigre et soufflé par l'œdème. Est-ce vraiment lui ? (Plus je le regarde, moins je le reconnais). L'amour des siens (mère, sœur, beau-frère) l'amitié la solidarité de ses amis l'aideront à vaincre la maladie (10 ans), à survivre. Il fondera une famille, 2 garçons. Mais toujours convalescent décèdera le 1<sup>er</sup> janv. 1994.

*Témoignage de Pierre Brillet (raconté par sa sœur Colette Montauban) recueilli en 2002 par Laetitia Marty, au musée de la Résistance et de la Déportation d' Angoulême.*

## Libération du camp de Rabstein

Rabstein, Mai 1945

Le printemps est arrivé. Nos gardiens les SS (en majorité ukrainiens et très jeunes) deviennent de plus en plus agressifs... Le temps s'écoule et, un dimanche, la sirène du camp retentit. Ordre est donné de rentrer dans les blocks et peu après, on entend le passage d'avions, un bruit étourdissant pendant quelques secondes... Et puis, le 9 mai, nous ne partons pas au travail. Le lendemain matin, dès la fin de l'appel, tous les détenus quittent le camp, en colonnes, escortés par les SS. Nous empruntons de petites routes empierrées, sinueuses, au milieu de forêts de sapins. Nous marchons sans trop de peine car cela descend. Des routes où ont été abandonnés du matériel de guerre, des chars, des canons, des side-cars... Dans la matinée, nous n'avons pas fait deux kilomètres.

Alors arrive l'après-midi (et nous n'avons rien mangé) et les passages d'avions sont de plus en plus fréquents et à basse altitude. Les tirs de ces avions décapitent les sapins.. Les premiers à quitter la colonne sont nos gardiens. Et peu après, c' est la débandade.... Avec trois autres Français, dont mon brave ami Marcille (qui fut mon deuxième père dans les camps), nous

entrons dans le bois. Puis soudain apparaît sur un chemin une fillette d'une douzaine d'années. Marcille, notre éclaireur, sort du bois mais la fillette prend peur et fait demi-tour en courant... Au loin, nous apercevons des maisons, une église. Et, tout à coup, dans ce même chemin, nous apercevons la fillette qu'une femme tient par la main. Nous sortons du bois et cette femme (une tchèque) nous apprend la fin de la guerre. Nous nous embrassons, nous les embrassons, nous pleurons de joie ... et nous n' avons plus faim. Libres, nous sommes libres. Le 10 mai 1945, je retrouve mon nom.

Puis tous les six, nous arrivons, peu après, à Wernstadt (Vernèrice, en tchèque). Nous sommes dans les Sudètes, à une quinzaine de kilomètres de Pilsen, ville célèbre pour sa bière. Sur la petite place, militaires tchèques et soviétiques nous accueillent et nous installent dans une maison anciennement occupée par la responsable nazie (une femme) de cette localité. Quatre pièces, dont deux chambres. Quelle première mémorable nuit des lits avec des draps Mais quelle autre surprise en trouvant dans un buffet une bouteille de Cognac Courvoisier! Qui a été bue par nos libérateurs...

Le retour

Nous sommes restés en ce lieu près de trois semaines. Enfin le rapatriement lorsque des camions américains viennent nous chercher.. Départ d'une gare dont je n'ai jamais connu le nom et arrivée à Valenciennes le 6 juin 1945. Accueil par la Croix Rouge et rapide visite médicale poids, 47 kg.. .Et le lendemain, dans l'après-midi, je suis à Angoulême. Ce sont les retrouvailles de ma famille, de mes parents c'est le plus beau jour de ma vie ... Une deuxième vie débute.

*Pierre Chaumette. Témoignage paru dans Clairière (Revue trimestrielle de l'Association pour le Souvenir des Fusillés de la Braconne), avril 1995.*

### **Libération du camp de Dachau:**

(...) J'ai été libéré le 30 avril au matin. Dachau avait été libéré la veille au soir. Nous entendions la bataille depuis bien longtemps : les coups de feu des mitrailleuses, les canons. Le 29, nous avons entendu la libération de Dachau. Le soir nous étions rentrés dans nos baraquements comme d'habitude, les sentinelles étaient encore dans les miradors. Et comme il était interdit de sortir, mais nous sommes sortis quand même, parce que la porte du block s'ouvrait. La sentinelle s'est mise à tirer et ne voulant pas risquer... nous sommes sortis seulement au matin, à 4h. Le silence était total. Pas de cris pour faire sortir les gens des blocks... Rien ! Alors nous avons attendu le levé du jour. Lorsque nous sommes sortis, les sentinelles avaient disparues de leurs miradors. Qu'est ce qu'il s'était passé ? Nous savions bien sûr que les Américains n'étaient pas loin, mais ! Quelques camarades franchirent la porte et partirent voir dans les miradors, dans les baraquements où se trouvait l'administration S.S., ils n'ont vu personne. Seulement les uniformes laissés à l'arrache. Ces soldats avaient certainement trouvé des vêtements civils, avec lesquels ils se sont habillés pendant la nuit pour partir, ce qui faisait de nous au matin, des hommes libres.

(...) Même certains kapos avaient fui, oui ! Pas tous parce que beaucoup l'ignoraient. Seul les chefs, les principaux, étaient partis. Les S.S. les avaient avertis. Malheureusement les kapos restant ont payé cher. Plus tard - non tous sortis - nous avons vu arriver le long de la route (de Dachau - Munich, route très importante), des silhouettes. Inquiets ! Nous sommes parvenus à définir que c'était des soldats américains. Ils étaient en actions. Ils avançaient fusil en main, c'était des Francs-Tireurs. De là, nous nous sommes mis à crier et crier encore... Ils ont fini par se diriger vers nous... Nous fûmes pour eux une surprise colossale. Ils étaient une dizaine. Ils ne connaissaient en rien Dachau et la vie concentrationnaire. Sans recul, ils sont entrés dans le camp et découvert l'horreur ! Ils nous donnèrent quelques barrettes de chocolats et cigarettes - moi, je me trouvais à côté d'eux - puis ils sont repartis, ils ne pouvaient rien faire et devaient continuer le combat à Munich. Plus tard dans la journée, l'administration américaine et les soldats sont venus prendre possession du camp. Nous étions devenus des hommes libres ce jour là. Ils ont permis aux groupes de corvées d'aller chercher du ravitaillement dans les entrepôts de la BMW - l'usine - pour que l'on puisse enfin manger. Le lendemain ils fermaient le camp. Impossible de sortir. La cause, le typhus. Ils nous ont donc mis en quarantaine et désinfecté. Personne ne devait sortir. Quelques camarades ont essayé de fuir, mais ils furent



tués par les sentinelles. Je connaissais un savoyard qui s'était fait tué en voulant s'évader. Quelques-uns ont réussi, dont un de mes camarades, de mon groupe, Emile ROUZAT «Mireille». C'est lui d'ailleurs qui a averti le premier ma famille. Il est parti à l'aventure, comme ça ! Je ne sais pas comment il s'est débrouillé, mais il est parvenu à rejoindre l'armée française, qui l'a rapatrié. Quand il est arrivé à Strasbourg, il a télégraphié à ma famille que j'étais vivant. C'était les premières nouvelles qu'elle obtenait de moi.

(...) Pendant ce temps les Américains installaient des toiles de tentes de désinfection près du camp. Nous devions rentrer d'un bout en se déshabillant, les vêtements devaient alors être mis systématiquement au feu. On passait tout nu sous les douches et eux, nous aspergeaient de D.D.T. Puis ils nous rhabillaient de vêtements propres. Il fallait bien entendu éviter de revenir dans les blocks à cause de la vermine. Nous avons installé nos couvertures en forme de toiles de tentes ! Nous couchions dessous, avec la gamelle à côté, pleine ! Parce que nous ne pouvions pas manger tout ce qu'il y avait dedans ! Ils nous donnaient des pleines gamelles, d'ailleurs certains camarades sont morts à cause de ça ! Nous préférons donc la laisser à côté de nous. Nous restions couchés là, à manger quand on voulait, cela pendant 1 mois donc. On avait même repris quelques kilos...

(...) Je n'ai pas parlé des fosses communes, c'est quelque chose ! Il n'existaient pas de fosses à Allach mais à Dachau oui !

Tous les matins il y avait ce que l'on appelait « le mort express ». C'était un chariot à 4 roues où l'on mettait les cadavres de la nuit et ceux de la journée - quelques fois - que l'on devait transporter le soir. Ces cadavres, ils les transportaient à Dachau pour le four crématoire. Mais vers la fin, celui-ci ne suffisait plus, des charniers ont été creusés pour entasser les cadavres. D'ailleurs le camarade dont je parlais tout à l'heure - il y a maintenant 2 ans et demi 3 ans que je sais finalement ce qu'il est devenu. Je pensais, moi ! Qu'il était passé au four crématoire, et bien non ! L'administration du camp, une administration du tonnerre (c'est ce que les Allemands avaient de bien), n'a pas décidé de le passer au four crématoire, elle l'avait placé dans un charnier, mais lequel ? Nous n'avons jamais pu le retrouver. Pourtant, des enquêtes furent menées, les gendarmes étaient même venus me voir pour me soustraire des informations et renseignements.

(...) Nous sommes donc partis après 1 mois de quarantaine en camion jusqu'au Lac de Constance sur l'île de Rechenau, où nous sommes restés une huitaine de jour. C'est la 2ème D.B. qui nous a emmenés là-bas. Les Américains sont restés seulement une dizaine de jour pour régler l'administration du camp, et encore... L'armée française était venue les relever assez vite. Dès leur arrivée, le Général Leclerc est venu nous rendre visite. Je me rappelle d'ailleurs lorsqu'il est arrivé dans le camp ; une anecdote : quand il est arrivé à l'intérieur, un homme s'est jeté sur lui avec une seringue, il lui a ouvert sa braguette et l'a aspergé de D.D.T. ainsi qu'au col de sa chemise.

Une fois sur le Lac, ils ont procédé au contrôle d'identité de tous les déportés et distribué des cartes de rapatriement ! Il fallait qu'ils contrôlent si un tel était passé à Dachau. Car un S.S. aurait bien pu se mêler aux déportés et cela c'est produit ! Une fois fait, nous sommes repartis. Au cours du trajet nous sommes passés par Mulhouse où nous avons eu un arrêt sanitaire : des radios, un petit bilan de santé. De Mulhouse nous sommes rentrés à Paris où nous avons séjourné à l'hôtel Lutécia. J'avais reçu un message d'ailleurs. On me demandait de rejoindre une cousine qui travaillait à Paris à l'O.R.T.F. Elle savait que j'avais été déporté. Après ma libération, quand j'ai pu écrire, puisque l'armée et l'Etat Major avaient fait le nécessaire de signaler à ma famille par télégramme que M. DOGNETON était libéré et en bonne santé. Donc, puisque ma cousine savait que tous les déportés passaient en général par l'hôtel Lutécia, elle laissa un message et un numéro de téléphone. Je l'ai donc appelé et dans les dix minutes qui ont suivi elle était là ! Elle m'a emmené chez ses parents n'étant pas mariée à l'époque, et j'ai rejoint Angoulême par la suite.

*Témoignage de Camille Dogneton, Lycée Guez de Balzac à Angoulême, janvier 2000*



## Bilan et Mémoire

Pour l'ensemble des camps de concentration et d'extermination, le nombre total de victimes, de toutes nationalités et de toutes catégories confondues, se situe autour de 10 millions. Sur les 238 000 français déportés, il n'en serait il n'en serait revenu que 30 000. Près de 3 millions de Juifs sont morts dans les camps. Les Juifs désignent ce massacre par le terme hébreu de Shoah (catastrophe).

### Les chiffres de l'extermination des Juifs

	Nombre	%
Morts dans les ghettos	800 000	16%
Morts lors d'exécutions par les Einsatzgruppen et autres fusillades (URSS, Galicier, Serbie)	1300000	24%
Morts dans les camps d'extermination	2700000	
Morts dans les camps de concentration	300000	
Total des morts dans les camps	3000000	60%
Total	5100000	

**Source: Raul Hilberg: *La destruction des Juifs d'Europe, 1988.***

### Les déportés charentais:

De Charente ont été déportés: 1994 personnes

dont: 1178 juifs, parmi lesquels 920 nominativement dénombrés et 218 arrêtés à la ligne de démarcation et transférés de Saint-Roch à Poitiers sur ordre des autorités allemandes d'occupation.

Le chiffre total des rapatriements connus est de 448 (dont 25 juifs et 40 espagnols), mais certains, non originaires de Charente ont pu être comptabilisés ailleurs.

*Sources: Listes des présidents de l'ADIF et de la FNDIRP, recensement des Archives départementales de la Charente, Vienne et Haute Vienne, Archives municipales d'Angoulême, Archives de la Gendarmerie nationale, listes de Mlle Mathilde Mir du CDL et statistique de P. Clerfeuille pour le Comité d'Histoire de la deuxième guerre mondiale en date du 26 mars 1962. Francis Cordet.*

La question du châtimeut des criminels de guerre est évoquée en novembre 1942 à Londres lors de la tenue d'une conférence des pays en guerre contre l'Allemagne. Dans la même ville est institué, le 8 août 1945, un tribunal militaire international. C'est ce tribunal qui siège en 1945-1946, à **Nüremberg**, pour juger 22 grands criminels de guerre. Les statuts du tribunal prévoient trois catégories de crimes: les crimes contre la paix, les crimes de guerre et les crimes contre l'Humanité. C'est donc à cette occasion que l'on définit la notion de crime contre l'Humanité.

### **La définition du crime contre l'Humanité au Tribunal de Nüremberg**

"l'assassinat, l'extermination, la réduction en esclavage, la déportation et tout acte inhumain commis contre toutes les populations civiles, avant ou pendant la guerre, ou bien les persécutions pour des motifs politiques, raciaux ou religieux, lorsque ces actes ou persécutions, qu'ils aient constitué ou non une violation du droit interne du pays où ils ont été perpétrés, ont été commis à la suite de tout crime entrant dans la compétence du tribunal ou en liaison avec ce crime".

*Procès de Nuremberg, 1945-1946*

### **La déposition de Hoess, commandant du camp d'Auschwitz, au tribunal de Nüremberg**

Les exécutions massives par les gaz commencèrent dans l'été de 1941 et se prolongèrent jusqu'à l'automne de 1944.

La solution définitive de la question juive signifiait l'extermination de tous les juifs d'Europe. En juin 1941, je reçus l'ordre d'organiser l'extermination à Auschwitz. Le gouvernement général de Pologne comprenait déjà trois autres camps Belzec, Treblinka et Wolzec. [...] Je me rendis à Treblinka pour étudier les méthodes d'extermination. Le commandant du camp me dit qu'il avait éliminé quatre-vingt mille détenus en six mois. Il s'occupait surtout des juifs du ghetto de Varsovie.

Il utilisait l'oxyde de carbone. Mais ses méthodes ne me paraissaient pas très efficaces. Aussi, quand j'aménageai le bâtiment d'extermination d'Auschwitz, je choisis le « Zyklon B », acide prussique cristallisé, que nous faisions tomber dans une chambre de mort par un petit orifice.